



HAL
open science

L'innocence des fleurs

Nathanaël Waddled

► **To cite this version:**

Nathanaël Waddled. L'innocence des fleurs. Hadrien Laroche. Pour Genet, MEET, p. 136-144, 2010.
hal-01654384

HAL Id: hal-01654384

<https://hal.science/hal-01654384>

Submitted on 3 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NATHANAËL WADBLED

L'innocence des fleurs

In Hadrien Laroche (dir.), *Pour Genet*, MEET, 2010, p. 136-144

« Celles, que l'une d'entre elles appelle les Carolines, sur l'emplacement d'une vespasienne détruite se rendirent processionnellement. Les révoltés, lors des émeutes de 1933, arrachèrent l'une des tasses les plus sales, mais des plus chères.... en châles, en mantilles, en robes de soie, en vestons cintrés, les Carolines – non toutes mais choisies en délégation solennelle – vinrent sur son emplacement déposer une gerbe de roses rouges nouées d'un voile de crêpes. les tapettes étaient peut-être une trentaine, à huit heures du matin, au soleil-levant. »

« Arrivées près du port elles tournèrent à droite, vers la caserne, et sur la tôle rouillée et puante de la pissotière abattue sur le tas de ferraille morte elles déposèrent les fleurs. »

« Je les vis passer. Je les accompagnai de loin. Je savais que ma place était au milieu d'elles, non à cause que j'étais l'une d'elles, mais leur voix aigres, leurs cris, leurs gestes outrés n'avaient, me semble-t-il, d'autre but que vouloir percer la couche de mépris du monde. Les Carolines étaient grandes. Elles étaient les Filles de la Honte. »¹

La maîtrise du langage : « Un rien humiliait Divine »²

Ce qui apparaît alors est ce qu'Eve Sedgwick nommera le placard³. C'est la zone, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Marie-Hélène Bourcier⁴, de ce qui se produit comme forclos : le déchet oublié que constitue l'abjection. C'est une place où l'ordre social et symbolique met ce qui ne devrait pas exister et le marque comme n'existant pas. Dans ce lieu de l'abjection, vivent ceux qui sont abjects.

¹ J. Genet, *Journal du voleur*, Gallimard, collection folio, 1982, p. 72-73.

² J. Genet, *Notre Dame des Fleurs*, Gallimard, Seuil 1976, p. 82.

³ E. K. Sedgwick, *Epistémologie du placard*, Amsterdam, 2008.

⁴ M-H Bourcier, *Queer zone*, Amsterdam, 2006.

Une fois qu'on y est spécifié, il s'agit d'y rester : on naît criminel, marle ou lope, on ne choisit pas. Il ne s'agit pas d'une prédestination biologique, mais d'une place spécifiée par la naissance. En un sens, le sacre du criminel, la nomination argotique du voleur et la stigmatisation injurieuse de la tante-fille sont des naissances en cela qu'elles instituent l'individu dans sa vie sociale. L'individu déchu est, non seulement figé, mais surtout figé parce qu'ainsi produit et déterminé dans la taxinomie des espèces infâmes. Genet s'inscrit donc dans un dispositif de spécification des individus en espèces, en fonction de ce qu'ils sont et non de ce qu'ils font. Les actions sont alors comme déterminées à l'avance par l'essence de l'individu selon la logique disciplinaire analysée par Michel Foucault⁵.

Déterminé comme abject, le paria, criminel ou sexuel, est spécifié dans une sorte de prolifération injurieuse que lui renvoie l'ordre culturel et social. Ainsi, dans *Notre Dame des Fleurs*, Divine se sent humiliée par une simple remarque, car celle-ci la spécifie dans une espèce abjecte. Le nom commun spécifiant qui devient un nom propre est proprement une injure. L'individu est interpellé et se reconnaît dans le nom qui l'a interpellé à la fois lui-même et en tant que reconnu comme tel : Divine est ainsi qualifiée de « pédérasque », ce mot impose une identité homogène et exclusive.

L'injure semble ainsi avoir un pouvoir constituant. Cette scène, qui n'est pas sans rappeler celle de l'interpellation althusserienne telle que l'analyse Judith Butler⁶, condense les multiples rencontres avec le regard insultant et les mots blessants. Ces rencontres se reproduisent constamment, comme pour rappeler à l'injurié qui il est et s'assurer que la scène originaire se reproduise bien. Le « pédérasque » et le « voleur » sont comme contenus dans les lettres du mot, non pas parce que le mot imiterait la « réalité » désignée, mais parce qu'il la constitue performativement. Le mot crée le griffon, la chimère, le monstre. Divine devient alors ce qu'elle est en tant que désignée et façonnée par le regard sur une homosexualité fantasmée – où plutôt produite dans le fantasme du masculin normal et qui donc, comme la femme lacanienne, n'existe pas.

Le nom commun injurieux, apparaissant comme un complément du nom propre, devient en réalité, par un effet à la fois métonymique et métaphorique, un nom propre. Il est métonymique car un qualificatif en vient à désigner l'existence ontologique de l'ensemble ; il est métaphorique car ce qualificatif est utilisé de manière impropre en tant que nom propre. Il

⁵ M. Foucault, *Surveiller et Punir*, Gallimard, 1975 et *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité 1*, Gallimard, 1976.

⁶ J. Butler, *Vie psychique du Pouvoir*, L. Scheer 2003.

est possible de reconnaître dans ces deux figures celle que Freud identifie comme la figure du déplacement constitutif des rêves⁷ : à travers ces dénominations, l'ordre social spécifie et nomme les individus qui sont ensuite rêvés par le chant poétique genétien. Il leur donne une identité et une identification qui revient métonymiquement et métaphoriquement dans la langue et la littérature. Le déchet qui était nommé comme innommable revient dans la langue. Cette spécification est ainsi essentiellement linguistique : c'est celle du nom propre reçu et de la maîtrise du sens qui échappe parce que la maîtrise du signifiant elle-même échappe.

Les fleurs du placard : « il existe un étroit rapport entre les fleurs et les bagnards »⁸

Quitte à être dans le placard, autant en faire le lieu d'une vie possible et même féérique en marquant l'abjection d'un érotisme floral. C'est le lieu de l'abjection, là où sont mis et produits les déchets de l'ordre social et culturel. Ce lieu est pour Genet celui de cette féerie érotique, au-delà de toute considération morale. L'abjection se présente en effet sous la forme de l'érotisme et les fleurs sont la marque de cet érotisme et de cette féerie de l'abjection. Leur lieu par excellence est le bain ou la prison qui sont, en un sens le lieu originaire de l'œuvre genétienne. L'univers des bagnards est un monde d'amour, de ces amours qui se vivent et s'organisent à l'écart de la société dans le placard. Les fleurs sont la virilité érotique même : elles ne sont touchées que par des hommes. Il ne s'agit pas essentiellement d'une faille dans la virilité, mais d'une virilité à la fois abjecte et féérique, contre ses représentations culturelles politiques ou pornographiques.

Les fleurs marquent la masculinité érotique du hors la loi et du criminel. Cet érotisme ne saurait porter des hommes respectables relégués dans l'exclusion du placard une homosocialité et une homosexualité ne devant pas exister, par contre il donnera de la voix et se vivra comme féérique par son réinvestissement floral. Par ce signifiant qu'il se donne lui-même, Genet reprend la maîtrise du langage : le pouvoir de frapper ou de battre les choses, comme l'on bat monnaie. La prison et le lieu hétérotopique (placard) où sont relégués les homosexuels ont la même forme. Le bain en est la présentation littérale et l'exclusion injurieuse des abjects en est la représentation métaphorique. La rhétorique des fleurs sert à teinter d'érotisme ce qui est considéré comme abject. L'univers de la prison recoupe

⁷ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, 1987.

⁸ J. Genet, *Journal du voleur*, op. cit., p. 9

métaphoriquement l'évocation de l'homosexualité. Les fleurs en sont le signifiant commun, celui du placard. Il ne s'agit pas d'un symbole qui donnerait sens, mais de la marque qui a frappé le lieu de l'abjection, de la même manière que le signifiant lacanien est frappé pour donner sens. Ainsi est signalée une position dans l'ordre symbolique de la culture : le lieu de l'abjection portant sa marque.

En ce sens, il est peut-être possible de faire un pas de plus et de considérer les fleurs comme le nom propre du genre des personnages genetiens. Il y a chez Genet des morceaux de corps réputés non érogènes qui sont érotisées comme s'il s'agissait là d'un nouveau corps érogène : les organes signifient différemment que dans l'organisme hétérosexuel normal, ils se réorganisent dans un corps érogène nouveau correspondant à une certaine sexualité. Le plaisir s'organise dans une topographie différente correspondant à des pratiques susceptible de l'exciter. Si une nouvelle érogénéité apparaît, elle va avec de nouvelles pratiques qui lui correspondent. Fleur serait le nom propre, le signifiant de ce corps et de ces pratiques. S'il est possible de dire que Genet n'a pas eu de rapport sexuel, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de rapport de corps, simplement ces corps échappent à ce que Michel Foucault nomme le dispositif de sexualité⁹. Il s'agit de sexuel non organisé par la sexualité et non frappé de son sceau - homme, femme – mais d'une autre fleur. Il pourrait alors être dit, pour paraphraser Monique Wittig¹⁰ que les fleurs ne sont pas des hommes – mais dans cette proposition, fleur et homme sont équivalents.

L'abjecté se réapproprie ainsi la situation d'humiliation à travers sa métonymisation et sa métaphorisation : en produisant une espèce abjecte, l'ordre social a produit la condition de son retour – au sens où l'on parle de retour du refoulé. Ce retour est l'œuvre de Genet elle-même. Ce retour peut avoir lieu car l'injure, si elle spécifie l'individu comme sujet abject, lui permet également d'exister comme sujet et donc de se réapproprier sa honte et son abjection pour s'affirmer comme tel. Il s'agit du retour du déchet que permet ce que Judith Bultler théorise comme étant la stratégie de réinvestissement de l'injure¹¹. C'est bien de cela qu'il s'agit dans les romans de Genet : pas seulement le retournement de l'injure en orgueil comme le voit Didier Eribon¹², mais le retour de l'abjection où ce retournement est une tactique.

La performance de l'abjection : « s'échappant d'eux- mêmes sur le monde, à la face du

⁹ M. Foucault, *La volonté de savoir*, op. cit.

¹⁰ « Les lesbiennes ne sont pas des femmes », in M. Wittig, *Le corps lesbien*, Ed. De Minuit, 1973.

¹¹ J. Butler, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, Amsterdam, 2008.

¹² D. Eribon, *Morale du minoritaire*, Fayart, 2001.

monde, en un geste victorieux »¹³

Ainsi les abjectés découvrent pour la première fois leur propre voix de la même manière que l'ordre social et culturel. Dans les deux cas, pour la première fois celui qui lit Genet entend ce qu'il n'a jamais entendu. Dans les deux cas il n'y avait pas de conscience de l'abjection, ni positive comme Genet la construit, ni négative comme dans l'ordre social et culturel. Il doit non seulement reconnaître son existence comme on reconnaît un enfant (la forme de l'inscription) mais aussi reconnaître ce qu'elle est comme on reconnaît un visage (le contenu de cette inscription). Il y a en effet une différence dans la mesure où Genet explicite sa volonté de s'adresser à l'ennemi dans sa langue pour le forcer à entendre ce qu'il veut oublier. Un « poème » s'agence pour rendre une voix à ceux qui sont voués à l'ombre et au silence, dans une démarche qui s'inscrit dans celle définie par Michel Foucault¹⁴. Dans cette revendication se trouve la portée culturelle de l'œuvre de Genet – plus qu'à proprement parler politique : Genet écrit la voix de ceux qui, à leur place, ne doivent pas en avoir, l'espèce de ceux dont les voix ne sont pas des voix, pour paraphraser Judith Butler.

L'œuvre de Genet reproduit ainsi le cortège des Carolines du *Journal du voleur* ou le cortège suivant l'enterrement de Divine au début de *Notre-Dame des fleurs*. À chaque fois qu'il s'agit d'être visible, les cortèges sont les supports où s'inscrivent les fleurs qui sont portées, dans la pissotière de Barcelonne ou sur la tombe de Divine. Les êtres abjects portent leur marque ostensiblement. À ces moments exceptionnels, l'abjection et ceux qui la portent deviennent visibles. Ce rassemblement, dessinant la silhouette même de l'abjection sur la place publique de la même manière que les livres de Genet l'inscrivent dans les bibliothèques, est en un sens homothétique, plus que symbolique – au sens où il s'agit dans les deux cas d'une même mise en visibilité – à l'écriture genettienne. Les disparus, ceux qui ne doivent pas exister trouvent ainsi une existence qui est celle de l'écriture. L'ordre social et culturel est obligé d'entendre ces mots et de voir ce qu'il ne voulait à aucun prix voir, car sa propre langue devient capable de le dire. Rendue visible, l'abjection se présente à la face du monde. Elle forme, pour reprendre les mots de Natalie Fredette à propos des figures d'Erik et de Riton se présentant dans *Pompe Funèbre* le pantalon baissé sur le toit, une « figure de proue qui fait saillie contre vents et marées »¹⁵.

Comme l'écrit Didier Éribon, « il s'agit donc bien pour Genet de parer les mots de

¹³ J. Genet, *Pompe Funèbre*, Gallimard, 1978, p. 780.

¹⁴ M. Foucault, *La vie des hommes infâmes*, (1977) in *Dits et Ecrits 3*, Gallimard, 1994.

¹⁵ N. Fredette, *Figures baroques de Jean Genet*, Presses Universitaire de Vincennes, 2001 .

jupons, de rubans, et de faire surgir du fond de la misère, une poésie pleine de lumière et de couleurs, une beauté chargée de fleurs, exactement comme le faisaient les Carolines de Barcelone, avec leurs mantilles et leurs cris. Mais comment, dès lors, ne pas être tenté de considérer la procession des travestis Barcelonnais comme une incarnation du geste poétique lui-même, ou, plus exactement, comme une allégorie de la poésie ? »¹⁶

La honte se colore de joie. Il ne s'agit donc pas de s'en défaire et de clamer sa fierté, puisque c'est là l'identité reçue qui permet de vivre et de se vivre. Une existence en décalage, peut-être bizarre (queer), mais une identité quand même. Cependant, Genet, plus que leur rendre hommage comme le considère Didier Éribon¹⁷, leur donne voix. La réhabilitation ne concerne pas l'abjection mais son vécu. L'abjection, même rendue merveilleuse reste abjection chez Genet. Il ne s'agit pas de la rendre acceptable, mais de la faire entendre dans son inacceptabilité essentielle afin qu'elle puisse être vécue autrement que comme oubli social et comme invivable. Qu'elle puisse être vécue comme la plus belle des vies – non que l'abjection ait une beauté que la dignité n'a pas, mais elle doit pouvoir être vécue comme une vie par ceux qui y sont relégués. Cet art de transformer en chant la vie des parias n'est pas si différent de cet art de rue qui est celui des Carolines.

Vivre à la dérive : « Nous savons que les innocents sont pervers »¹⁸

Il ne s'agit donc pas de se complaire dans une injustice élevée ontologiquement comme le voudrait Bataille¹⁹. Il ne s'agit pas de se rapporter aux systèmes moraux majoritaires pour s'y opposer, mais de recomposer une possibilité de vivre. Genet ne renie rien et ne dévalue rien. Il trouve tout beau : le mal n'a pas de valeur ontologique mais érotique, comme l'indique le retour constant, telle une litanie, du motif floral. L'enjeu est d'avoir le droit d'y vivre et que cette vie soit reconnue comme une vie, non pas de la ramener à une vie normale, mais que cette vie considérée comme invivable soit vivable.

Il ne s'agit pas de chercher une libération, mais de donner simplement de la voix. En ce sens, Genet n'aime pas tout ce que hait la République et la normalité blanche ; il aime tout ce qui est haï par eux, ce n'est pas la même chose. En ce sens il est sans doute inexact d'opposer la culpabilité à l'innocence. Ceux désignés comme coupables sont ceux marqués

¹⁶ D. Eribon, *op.cit.* p. 22

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ J. Genet, entretien avec B. Poireau-Delpech, in *L'Ennemi déclaré*, NRF Gallimard, 1991, p. 241.

¹⁹ G. Bataille, « Genet », in *La littérature et le mal*, Gallimard, 1957.

de fleurs : Genet ne saurait être le porte drapeau des opprimés. Il est la figure même de l'innocence par sa culpabilité. Ce n'est aucunement un paradoxe : les abjectés sont subjectivés comme coupables par la Loi, mais eux ne savent pas que ce qu'ils font est coupable dans la mesure où ils ne s'opposent pas comme le Mal au Bien. La culpabilité est leur nom propre qu'ils ont reçu comme répondant à une interpellation prenant la forme de la fameuse humiliation de Divine au café : elle est la forme même de l'orgueil, et non ce qui s'y oppose.

Il n'y a aucune jouissance dans la contestation et la destruction du Bien. Ils veulent seulement vivre comme si le Bien et le Mal n'avaient aucun sens. On retrouve là l'opposition clinique entre perversion et psychose. Il n'y a pas de psychose ici, mais bien plutôt l'innocence de la perversion. Cette innocence fait qu'il ne s'agit pas de la lutte contre le racisme, ni des droits des minorités contre les dominants. En ce sens, il est peut-être possible de reprendre la formule de Yves Jablonka critiquant cette tendance qu'il reconnaît dans la vision donnée de Genet par Didier Èribon : « Valoriser constamment le rebelle, le marginal, l'exclu, le maudit chez l'auteur de *Pompes funèbres*, c'est nourrir une vision politiquement correcte. Et faire de Genet le dépositaire d'une « morale du minoritaire » est un contresens, car Genet vomit toute morale. »²⁰ C'est peut-être en cela, et non au nom d'une morale, que son oeuvre s'inscrit en présage d'une stratégie queer. En effet celle-ci est fondée, non sur une conception de la justice, mais de l'espace public hétérotopique du placard, qu'il soit métaphorique ou littéral. Le placard est à ouvrir, mais pas pour en sortir : pour que la lumière y rentre et qu'il soit vivable. L'enjeu n'est pas le *coming out*, mais l'existence et la vie des voix qui, tout au fond, ne peuvent espérer en sortir. Leur apparition dans la belle langue et, derechef, dans les cours et les bibliothèque universitaires dignes et nobles, en constitue le retour psychotique de ce qui avait été forclos.

C'est en cela que les fleurs de Genet sont plus queer que ne le croit Didier Èribon et tous ceux qui, suivant la démarche de Jean-Paul Sartre, seraient tentés d'en faire un paradoxal étendard – à moins que *queer*, comme homosexuel en son temps²¹ ne soit plus qu'un oripeau « pour folle correcte ». En ce sens, Genet n'est peut-être pas aussi opposé aux mouvements de libération sexuels que son non militantisme pourrait le faire croire : le rapprochement avec Guy Hocquenghem ou Judith Butler, avec l'affirmation de la dérive et de la mise en mal permanente est frappant. : vivre une sexualité bizarre, prendre des plaisirs bizarres avec des parties bizarres de son corps, pour reprendre les termes que Foucault utilisait pour décrire le

²⁰ Y. Jablonka, *Les vérités inavouables de Jean Genet*, Ed. Du Seuil, 2004.

²¹ voir mon « Devons-nous être des hommes ? Faire et se défaire de l'homosexualité » à propos de Guy Hocquenghem, *Chimère* n°68, 2009.

sadomasochisme²². En un sens, il s'agit d'un programme politique, d'une politique qui sera nommée *queer*.²³. Ce à quoi Genet s'oppose, c'est à la normalisation que ces mouvements finissent par porter. Le cortège des Carolines contre la Gay Pride, l'innocence contre la fierté.

« Je recevais le crachat, dans ma bouche distendue que la fatigue n'arrivait pas à refermer. Il eût suffi d'un rien pourtant pour que ce jeu atroce se transformât en un jeu galant et qu'au lieu des crachats, je fusse couvert de roses jetées... Nous étions au centre du parc le plus fleuri de France. J'attendis des roses. Je priai Dieu de fléchir un peu son intention, de faire un faux mouvement afin que les enfants ne me haïssant plus, m'aimassent. Ils auraient continué ce jeu ... mais avec des mains pleines de fleurs. (...) Je n'étais plus la femme adultère qu'on lapide, j'étais un objet qui sert à un rite amoureux. Je désirais qu'il crachassent d'avantage »²⁴

²² M. Foucault, « Michel Foucault, une interview: sexe, pouvoir et la politique de l'identité » (1984) , in *Dits et Écrits 4*, Gallimard, 1994 p. 738.

²³J. Genet, pour reprendre les mots que j'ai utilisés à propos de G. Hocquenghem, « travaille dans le sens du projet de Michel Foucault qui servira de base, ou plutôt de non-base, à la politique queer : « l'homosexualité est une occasion historique de rouvrir des virtualités relationnelles et affectives, non pas tellement par les qualités intrinsèques de l'homosexuel, mais parce que la position de celui-ci « en biais », en quelque sorte, les lignes diagonales qu'il peut tracer dans le tissu social, permet de faire apparaître ces virtualités » (Michel Foucault, *Dits et Écrits 4*, p.166). Commentant ce passage, Eric Fassin conclut d'une formule que l'on pourrait aussi bien reprendre pour Jean Genet dans la vision que je viens d'en esquisser : « C'est l'annonce d'une politique, fondée sur une esthétique de l'invention plutôt que de la transgression, qu'on nommera quelques années plus tard, queer »(Eric Fassin, *L'inversion de la question homosexuelle*, Editions Amsterdam, 2008, p. 114). »

²⁴ J. Genet, *Le Miracle de la rose*, Gallimard, 1977, p. 319.